

nouvelles

LE
MARABOUT

*Ayavi
Lake*

v1b éditeur

LE MARABOUT

Ayavi Lake

v1b éditeur
Une compagnie de Quebecor Media

*À ma famille, pour ses critiques incisives
et son soutien indéfectible*

LE MARABOUT

Marianne Potvin vit à Outremont. Elle a d'abord vécu à Notre-Dame-de-Grâce, longtemps. Une splendide maison en pierres, avec un grand garage pour ses deux voitures. Elle est avocate et, à ses heures perdues, alto à la maîtrise de la cathédrale. De temps en temps, elle sort avec Normand Nolin – sexagénaire, divorcé, remarié, redivorcé, riche, juge.

Marianne Potvin sait qu'elle est désirable. Pas très belle, mais charmante, louvoyante, glissante. Elle porte fièrement une énorme crinière rousse qui rend tous les hommes fous. Pour certains, sa chevelure soulève un mysticisme presque effrayant. Elle est grande et a toujours l'air d'être nue, même en plein hiver, quand elle s'emmitoufle dans ses manteaux. Elle déclenche souvent des rires nerveux. Les méchantes langues disent qu'elle sent le sexe.

Marianne Potvin donne parfois des cours de communication dans une école privée. Rien de bien compliqué, juste de quoi égayer sa vie, la pimenter un peu.

Marianne Potvin n'a pas d'enfant, pas de religion, plus de parents. Quand elle s'emmerde, à peu près

une fois par mois, elle prend le métro et descend vers Côte-des-Neiges ou Hochelaga-Maisonneuve.

Marianne Potvin fait de l'observation anthropologique dans les quartiers pauvres.

Lors de ses excursions, elle suit les sujets qui lui plaisent. Ces filatures lui ont fait découvrir des coins de la ville dont elle ignorait tout. Elle découvre ces jours-ci Parc-Extension, quartier où elle a abouti en suivant, exceptionnellement, un sikh. D'habitude, elle choisit des proies noires, et sans signes ostentatoires. Elle ne passe jamais à l'action. Elle se contente d'observer. Quand elle veut aller plus loin, vraiment, elle va au Balattou, boîte de nuit peuplée d'âmes noires.

Le jour où elle a suivi son sikh, l'homme s'est retourné subitement. Il lui a souri et lui a tendu une carte de visite jaune, bariolée de signes mystiques, qui vantait les pouvoirs d'un marabout. Un sikh qui faisait les louanges d'un marabout africain, c'était étrange, mais il n'y avait pas là de quoi troubler Marianne Potvin. Elle en avait vu d'autres! Comme lorsqu'elle a pisté une véritable virago qui avait fini par foncer sur elle et avait failli lui démolir la mâchoire...

Marianne Potvin, quand elle suit les femmes noires, essaie de les deviner. Celle-ci est africaine, elle a la démarche nonchalante, celle-là vient des Îles, on dirait un pélican. Elle s'aide parfois de quelques guides de voyage, de manuels d'ethnologie. Mais sa démarche est

intuitive. Elle veut saisir ces femmes *avec ses sens*. Elle veut les sentir, les aimer peut-être. Rien que des femmes noires, car elle en a fini avec leurs congénères masculins. Ils ne l'intéressent plus : ils sont comme tous les hommes ; trop facile de les avoir. Les femmes blacks, elles, la mettent au défi de les déchiffrer.

Marianne Potvin est excitée.

Pour comprendre sa griserie, il faut connaître la vie de Marianne Potvin. Il ne lui a fallu que quelques années pour mesurer l'insipidité de son existence. À quinze ans, elle s'est mise à étouffer dans son Saguenay natal. Elle parcourait des kilomètres à pied en espérant se lier d'amitié avec de vrais Autochtones de Mashteuiatsh. Elle aurait voulu faire mentir la sempiternelle affirmation de sa mère : « Pas une goutte, on n'a pas une goutte de sang indien dans les veines, nous autres ! »

Dans ses moments de solitude intense, Marianne repense à ses parents, sans nostalgie, sans tristesse, froidement. L'avocate en elle analyse leur dossier, le traite, le soupèse. Ils tremblaient à l'idée d'aller à Québec, à trois heures de voiture. Alors Montréal, ville de tous les dangers, il ne fallait même pas leur en parler ! Et pourtant, elle en a passé, du temps, à leur parler de Montréal. Tant et si bien qu'ils n'ont pu continuer à faire la sourde oreille et l'ont laissée leur échapper. Elle a échappé aux cretons gras de maman le dimanche matin, aux bines au sirop qu'elle n'arrivait pas à digérer, aux rots de papa après sa cinquième bière, aux réunions des filles

des fermières, au froid mordant, cruel... bref, à tout ce qui, pour elle, représentait le Saguenay.

En pensant cela, elle se pince très fort et retient un cri de douleur : ne pas se mentir. Le Saguenay, c'est aussi la tarte aux bleuets, la tourtière de sa matante Yolanda et les pets-de-sœur de sa marraine. C'est quand même la magnifique nature sauvage, les rencontres familiales, pas moins de cinquante personnes réunies à Noël, à Pâques. Pour le reste, heureusement qu'elle a trouvé Montréal et son rythme effréné.

Mais depuis quelques jours, elle ralentit.

Il y a d'abord eu les grands Africains bien bâtis qu'elle allait dégoter à Côte-des-Neiges ou au Balattou, sur la Saint-Laurent.

Ensuite, il y a eu les Antillais – les gars des Îles, quoi ! Elle savait les repérer à des kilomètres avant de les poursuivre de ses ardeurs. Il y a aussi eu les femmes – ça, c'était plus compliqué. Parce que des Québécoises excitées, ça court les rues, mais des femmes épicées, savoureuses ? Il lui en aura fallu du temps pour trouver leurs repaires et surtout pour les en extraire ! C'est qu'elles sont attachées à leur groupe social, ces bêtes-là, et que le groupe social en question, il juge et punit même parfois ces amours immorales, contre nature.

Aujourd'hui, Marianne Potvin va mieux. Mais on dirait que ses aventures l'ont vidée, l'ont laissée mélancolique. Elle prend toujours autant de plaisir à ses filatures, à l'observation des corps et des habitudes des

ethnies. Mais ça s'arrête là : elle est rassasiée des fesses, des hanches et des seins. Elle se contente de regarder.

Marianne Potvin a décidé d'aller consulter le marabout africain recommandé par le sikh de Parc-Extension. Avenue Querbes. Odeurs de cari. Boulangerie grecque, église aussi. Temple sikh. Elle a si souvent entendu dire que le quartier est dangereux, à cause des gangs de rue, des agressions et de la drogue. Si souvent qu'elle se demande si elle est bien dans Parc-Ex. Dans les rues, les sonorités lui sont complètement étrangères. Elle jubile. Ce n'est plus du dépaysement, c'est de la jouissance.

Voilà. C'est par ici. Une salle d'attente. Il y a foule : des Africaines avec leurs bébés, deux Québécoises avec leurs chums blacks. Marianne Potvin attend. Elle reconnaît le sikh qui lui a tendu la carte magique quelques jours plus tôt. Il lui fait signe. Elle le suit dans une antichambre. Rideaux lourds aux fenêtres, ambiance sourde. On chuchote, on respecte le pouvoir obscur.

Ça y est, le marabout va la recevoir. On paie d'abord. Il commence, sans lui laisser le temps de parler : « Tu es seule, ta solitude te pèse, tu veux savoir si tu vas rencontrer quelqu'un qui va enfin te retenir. Tu veux quelqu'un à aimer et qui t'aime... »

Marianne Potvin rigole intérieurement : la mise en scène est superbe. Elle y croirait presque. *Heureusement*, se dit-elle, *je ne suis pas crédule. Trouve-toi une autre ingénue. Moi, je suis juste venue voir.*

Le marabout avance vers elle.

Quand Marianne Potvin se relève, elle a le dos endolori, mais elle en a eu pour son argent. Le marabout n'a pas attendu qu'elle l'invite. Ses yeux parlaient pour elle. Il a seulement fermé la porte, a ôté sa fausse barbe blanche, et leurs hormones ont fait le reste. Un marabout! Elle s'est tapé un marabout!

Elle remet ses chaussures, vite. Sort de la pièce étouffante. Recroise le sikh qui la toise sévèrement. Se précipite dans la rue. Elle est prise d'un puissant étourdissement. Elle essaie de se ressaisir, en vain. Elle tremble de tous ses membres. Elle réalise alors qu'il est plus de 20 heures. Impossible. Elle est entrée chez le marabout à 18 heures. C'est impossible! En repassant devant la boulangerie grecque, elle aperçoit du coin de l'œil un reflet sombre dans la vitrine. Elle s'arrête net. Un petit glapissement lui échappe.

Puis, Marianne Potvin hurle : « Je suis noire! Il a pris ma peau! Il a pris ma peau! »

Marianne Potvin multiplie les escapades dans Parc-Extension, à Montréal. Émoustillée par cet étrange quartier rempli d'«étranges», la bourgeoise d'Outremont va y faire une rencontre qui la changera du tout au tout...

Les personnages du *Marabout* se croisent et se recroisent sous la plume d'une auteure qui les torture en mâchouillant sa pipe, déguisée en homme, au son de ses enregistrements de Serge Bouchard. Ayavi Lake manie l'ironie avec délice, en jouant sur les voix, les Moi, les Je, déroutant malicieusement les lecteurs pour mieux leur montrer tous les chemins qu'ils n'ont jamais empruntés.

Je m'installe à la petite table en bois, devant la fenêtre. Je me mets face aux portraits de Wole Soyinka et d'Ousmane Sembène. Je suis dans la verrière. Ici, il fait bon. Mes plantes semblent communier avec le soleil pour former un halo protecteur. Cette fois, ça y est, j'ai supprimé tous les obstacles qui se dressaient entre ma cruauté et mes personnages.

Née à Dakar en 1980, Ayavi Lake est enseignante et mère de deux enfants. Elle a passé sa jeunesse au Sénégal, où elle a commencé à écrire. En 2007, après avoir poursuivi ses études en France, elle est arrivée au Québec, où elle a vécu à Jonquière et à Montréal.

ISBN 978-2-89649-795-9




Groupe
Livre
Québecor Média